

fit cadeau. Je la respectai. Et ce ne fut pas, ô Scipion! pour imiter ta continence. L'histoire ne m'en aurait pas tenu, comme à toi, un compte exagéré. Ce fut tout simplement parce qu'elle me parut suspecte, et parce que je n'avais pas le moyen, ni le droit, de m'abîmer le tempérament.

III

D'AIN-MAHDY A SAINT-CLOUD.

Chef d'escadrons. — Chez le Marabout. — Une mort subite. — Tranquillité. — Caravansérails. — Un petit congé. — Le colonel des Guides. — En frac. — A la table de l'Empereur. — Retour au désert. — Un coup d'épervier. — La bride sur le cou.

Vers la fin de janvier, nous eûmes la joie de voir arriver un convoi de ravitaillement, qui mettait fin à notre extrême pénurie et amenait certains changements dans le personnel. Le chef du génie, le capitaine Schœnnagel, était un très bon officier, mais il n'avait jamais pu comprendre que, dans certaines circonstances exceptionnelles, on doit laisser sommeiller les règlements. Depuis six semaines, il levait des plans, dressait des projets, lavait des épures, alignait des chiffres et rédigeait des mémoires; et, quand je lui demandais où nous en étions, il me répondait tranquillement : « J'enverrai tout cela à la direction supérieure du génie, à Alger, qui l'enverra à la direction du génie, à Paris. On discutera, on rejettera, on approuvera, on amendera. Et puis, quand ces papiers seront revenus avec le visa nécessaire, nous commencerons les travaux. — Mais, puisque le Gouverneur m'a autorisé à prélever sur les contributions de guerre de quoi exécuter les travaux indispensables! — Ça ne fait

rien ; c'est le règlement. — Allez vous promener, avec votre règlement », m'écriais-je furieux, en allant moi-même me promener. Aussi le vis-je remplacer avec plaisir par le capitaine Marin, qui me parut plus malléable et moins à cheval sur le règlement.

Ce capitaine Marin entra dans mes vues et me proposa la construction immédiate de deux ouvrages, qui fermaient les brèches et mettaient la place à l'abri de toute attaque : le fort Morand à l'est, sur le rocher des Ouled-Serghines, et à l'ouest, un fort plus important destiné à contenir plus tard tous nos établissements militaires, le fort Bouscaren, sur le rocher des Hallafs. On n'envoya aucun papier à Alger, mais on se mit immédiatement à remuer la terre, à construire des fours à chaux, à aller chercher au loin du bois pour les chauffer, à fabriquer des briques, à transporter et à tailler des pierres. C'était charmant, et la population ruinée travaillait avec ravissement. L'argent des Arabes faisait vivre les Arabes, tout en protégeant les Français.

Dans la naïveté de mon âme, j'attendis, pour raconter tout cela au Gouverneur, que les travaux eussent déjà pris bonne tournure. Le général m'apprit, avec bienveillance, du reste, que je venais de faire une chose énorme, et qu'il était sans exemple qu'on commençât des fortifications, sans en avoir, auparavant, soumis les plans et devis à la direction du génie, au ministère de la guerre. « Enfin, écrivait-il en terminant, continuez, mais envoyez-nous au moins, après, ce que vous auriez dû nous envoyer, avant. »

Nous profitâmes de la permission pour rectifier les murs d'enceinte, et les combiner avec une espèce de boulevard que les dévastations des premiers jours avaient ouvert dans l'oasis.

Le convoi m'avait amené, également, un sous-intendant militaire, M. Lucas de Missy, qui venait organiser

mes services administratifs et qui, en partant, les laissa à un officier venu avec lui, le capitaine d'artillerie Geynet, qui cumula les fonctions de commandant de place avec celles de sous-intendant. Il est arrivé au grade de colonel d'artillerie. Je le croyais réservé à mieux que cela.

J'avais demandé qu'on m'expédiât aussi un bon interprète du bureau arabe, parce que nous avions à correspondre journellement avec les chefs indigènes, et à traiter avec eux des affaires dans lesquelles un mot mal employé ou impropre peut amener toutes sortes de complications et d'erreurs. Comme le poste de Laghouat n'était ni envié ni enviable, je m'attendais à voir arriver un novice. Je reçus une perle. M. Ismaël-Bouderbah était le fils d'un Maure d'Alger qui avait, avant 1830, représenté le bey Hussein à Paris, et qui avait épousé une Française. Mon nouvel interprète avait fait toutes ses études dans un lycée, et en outre, il écrivait et parlait l'arabe comme le français. Tact, convenance, éducation, probité, il avait tout pour lui.

Enfin, ce bienheureux convoi m'apporta l'avis de ma nomination, comme chef d'escadrons, au 5^e régiment de hussards, après quatre ans et demi de grade de capitaine. Je remplaçais, je l'ai déjà dit, mon camarade de Stael de Holstein, dont la nomination avait été annulée par la mort, et, quoique inscrit au tableau d'avancement sous le numéro treize, j'étais nommé le premier. J'étais désormais l'officier le plus élevé en grade de Laghouat, et les règlements confirmaient une prépondérance que, d'ailleurs, la bonne volonté de mes camarades ne m'avait pas disputée. La prise de Laghouat avait été suivie de plusieurs autres récompenses. Le général Péliissier était fait grand-croix de la Légion d'honneur. Le général Yusuf, qui espérait mieux, était fait grand officier. Le colonel marquis de Linières était nommé général de brigade, et remplacé au 60^e de ligne

par le jeune et brillant directeur des affaires arabes de la province d'Oran : le colonel Deligny, qui était lieutenant-colonel depuis moins d'un an.

Pour comble de bonheur, je recevais une de ces missions qui m'ont toujours plu. Car, maintenant que notre conquête était à peu près organisée, on m'envoyait visiter les principaux ksour de la contrée, à la tête d'une petite colonne mobile de cinq cents hommes d'infanterie et d'un escadron de cavalerie, pour promener le drapeau, et montrer aux insurgés d'Ouargla que nous étions en mesure de protéger nos tribus soumises. Je devais aller jusqu'à Aïn-Mahdy, la ville fortifiée du marabout Tidjeni, qui soutint, en 1838, un siège mémorable contre toutes les forces d'Abd-el-Kader. Pendant les troubles récents du Sud, le marabout était resté à l'abri de ses murailles, entretenues soigneusement, sans se mêler aux querelles et aux intrigues. Il était là, comme un ancien baron féodal, retiré dans son château fort, au milieu du désert, exerçant sur les populations voisines une autorité à la fois militaire et religieuse.

Je devais aller camper sous les murs de sa ville ; mais le Gouverneur m'avait bien recommandé d'agir avec une prudence extrême, afin de ne pas soulever un conflit qui eût rendu une nouvelle expédition nécessaire.

Le marabout avait un homme de confiance nommé Riane, qui venait parfois à Laghouat et que je connaissais. Je le sondai pour savoir quel accueil je recevrais à Aïn-Mahdy et, sur l'assurance formelle qu'il me donna que nous serions les bienvenus, je me mis en route.

En arrivant, je fis occuper la porte principale de la ville par les zouaves, non seulement pour indiquer une prise de possession, mais pour empêcher les soldats d'entrer dans le ksar, où un conflit aurait pu naître entre eux et la population. Puis, à la tête des officiers, j'allai rendre visite au marabout, qui nous reçut à mer-

veille. Il habitait une maison mauresque de fort belle apparence dont nous ne vîmes pas l'intérieur, car, selon l'usage, la salle de réception était une sorte de dépendance extérieure. Elle ne contenait guère, en fait de meubles, que ces beaux tapis de laine très fine que confectionnent les femmes du pays.

Tidjeni m'apparut comme un homme d'une soixantaine d'années, très gros, de couleur foncée, presque mulâtre, avec une face bouffie, percée de deux petits yeux bruns, bridés par la paupière ; il me fit l'effet d'un vieil ecclésiastique, timide et amoureux avant tout de son repos.

Je rentrai à Laghouat, après cette courte expédition, qui m'avait permis de faire un premier essai de notre équipage de chameaux, dont l'organisation était d'ailleurs loin d'être terminée. Satisfait de ce premier résultat, le Gouverneur voulut immédiatement en obtenir un autre auquel il attachait une importance toute spéciale. Il désirait que le marabout vînt de sa personne à Alger apporter son hommage au gouvernement français. Il était convaincu qu'une pareille démarche d'un homme qui jouissait d'un prestige et d'une influence considérables aurait un immense retentissement, dont nous profiterions. Je dus donc repartir pour Aïn-Mahdy, après avoir fait avertir le marabout, par Riane, de ma prochaine visite. Je n'avais pas grand espoir de réussir dans ma mission diplomatique, car je savais que le brave homme était indolent, casanier, et n'était jamais sorti de chez lui, qu'une ou deux fois dans sa jeunesse, pour aller jusqu'à Temacin, qui était considéré comme une dépendance de son domaine religieux. Cette fois-là, je n'emmenai avec moi que mon interprète, M. Bouderbah et quelques spahis, afin de bien marquer le caractère pacifique de ma démarche.

Tidjeni m'accueillit aussi gracieusement qu'à mon premier voyage. Je lui proposai de se rendre à Alger.

Je fis valoir tous les avantages qu'il retirerait de ce déplacement. Je lui dis qu'il serait libre de choisir la date de son départ et celle de son retour, qu'il serait entouré d'égards, et que les honneurs qu'il recevrait, dans nos possessions, indiqueraient à ses compatriotes en quelle estime nous le tenions. A ma grande surprise, je trouvai mon homme résigné à un déplacement qui, après tout, pouvait le compromettre.

— Oui, oui, dit-il, j'ai moi-même le grand désir de voir le Gouverneur ; de notre entrevue, il ne peut résulter que du bien. J'irai à Alger, je vous le promets, mais au printemps prochain, parce qu'en ce moment-ci, je suis très enrhumé, vous le voyez, et il faut que je me guérisse.

Et moi de repartir aussitôt, pour faire porter cette bonne nouvelle au Gouverneur. Mais voilà que, quelques jours après, un beau soir, je vois arriver, sur un cheval blanc d'écume, un cavalier venant d'Aïn-Mahdy en toute hâte, pour m'apporter ces simples mots de Riane : « Le marabout vient de mourir. » Pas d'autre explication. Je fus incrédule et je fis part de mon incrédulité au Gouverneur.

« Je suppose, lui écrivais-je, que c'est une ruse du marabout qui veut échapper au voyage d'Alger, et qui sera sans doute parti pour Temacin. Mais j'expédie, à l'instant, M. Carrus, qui devra s'assurer par ses propres yeux qu'il est bien mort, dût-il, pour cela, faire déterrer son corps. »

Le lendemain, Carrus m'envoyait un mot, pour me dire que la mort était tout à fait réelle, qu'il était arrivé au moment des obsèques et que Riane lui avait fait voir le cadavre, à visage découvert. Naturellement, il n'y eut pas d'autopsie. L'idée d'un empoisonnement était d'ailleurs incompatible avec le respect universel dont le marabout était entouré. Et on ne saura jamais s'il est mort de la révolution que lui causa ma proposi-

tion d'aller à Alger, de son rhume ou bien de certaines pratiques auxquelles il se livrait, disait-on, pour mettre ses forces à la hauteur de passions que l'âge n'avait pas amorties, et pour goûter par anticipation les joies que Mahomet promet à ses élus. Il avait pour héritier un gamin de sept ou huit ans, encore plus foncé que lui, et qui vécut jusqu'à sa majorité, auprès de son tuteur, le cheick de Temacin.

Aussitôt que cette nouvelle parvint à Alger, le général Randon m'écrivit une longue lettre que je cite de mémoire, car elle est aux archives de Laghouat, et dans laquelle il me disait :

« Nous sommes appelés à recueillir l'héritage politique de Tidjeni, car, de longtemps, son fils ne sera en état de jouer un rôle. Vous êtes sur les lieux. J'ai confiance en vous. Je ne vous donne pas d'ordres, et vous laissez libre de prendre le parti qui vous semblera le meilleur. Mais à votre place, voici ce que je ferais : j'enverrais immédiatement trois cents zouaves tenir garnison à Aïn-Mahdy, sous les ordres d'un officier prudent et énergique. Je ferais prévenir le colonel Durrieu qui a remplacé, à Mascara, le général Bouscaren et qui vient de recevoir l'ordre de se porter sur le Djebel-Amour, pour le cas où vous suivriez mon conseil. Dès que je serais à portée de la colonne de Mascara, je l'appellerais à Aïn-Mahdy, que je lui remettrais et dont elle raserait les remparts. Ceci est tout à fait confidentiel. Je fais partir pour Laghouat un convoi de ravitaillement, escorté par des troupes qui relèveront la garnison. Vous êtes autorisé à retenir tout le monde qui vous sera nécessaire pour parer à toutes les éventualités. »

Je répondis très vite au Gouverneur que j'étais tout prêt à suivre ses conseils, mais que je profitais de la latitude qu'il me laissait pour ne m'y pas conformer entièrement, et qu'il n'y avait pas besoin d'établir une

garnison à Aïn-Mahdy, que je me chargeais de remettre au colonel Durrieu, dès qu'il se présenterait. Quant à la destruction des fortifications, j'en contestais la nécessité et même l'opportunité.

D'abord, le sac de Laghouat était trop récent pour ne pas inspirer la prudence aux Arabes. Tous les ksour, y compris Aïn-Mahdy, étaient sous l'empire de la terreur la plus profonde. Et puis, l'étude comparative du siège de Zatcha, qui avait duré deux mois, et du siège de Laghouat, qui avait duré deux jours, prouvait que les centres sahariens étaient bien mieux défendus par les palmiers et les labyrinthes de jardins enchevêtrés que par des murailles qui tombent au premier coup de canon. Aïn-Mahdy n'avait pas envie de se révolter. Pour plus de sûreté, je venais d'y prendre des otages qui me répondaient de sa tranquillité. Les abords sont complètement dénudés, les habitants n'ont pas de canons, à peine quelques mauvais fusils, et, s'ils veulent faire les méchants, ils seront tous pris dans leurs murailles, comme dans une souricière. Tout ce qui est sédentaire est à nous, et la seule force des insurgés, c'est l'espace. Je prévenais toutefois le Gouverneur que, pour me conformer à ses ordres et être prêt à les exécuter, j'allais retenir une partie des troupes qui devaient m'arriver.

Je ne me flatte pas d'avoir converti le général Randon à ma manière de voir, cependant il renonça à raser les remparts qui avaient résisté à Abd-el-Kader. Il m'écrivit qu'il s'était borné à me donner un conseil, mais que, puisque je jugeais à propos de ne pas le suivre, il donnait une autre destination à la colonne du colonel Durrieu; que, d'ailleurs, il se préparait à faire l'expédition des Babors, que, pendant qu'il serait occupé en Kabylie, il ne voulait pas avoir à s'inquiéter du Sud, qu'enfin, il me rendait responsable de tout ce qui arrivait de mon côté. J'aurais pu protester contre cette

façon un peu judaïque de commenter ma correspondance. Mais à quoi bon entamer une discussion? J'étais sûr que l'été se passerait tranquille.

Et, en effet, le Sud fut paisible pendant toute l'expédition des Babors.

Si j'ai rapporté cet incident, c'est pour montrer le danger des instructions confidentielles envoyées en dehors de l'échelle hiérarchique.

Lorsque les détachements qui devaient remplacer la garnison de Laghouat arrivèrent, leur effectif était dérisoire, parce que les chefs de corps l'avaient diminué le plus possible, pour conserver leurs bataillons au grand complet, en vue de l'expédition de Kabylie. Fort des instructions confidentielles du Gouverneur, je me crus autorisé à garder une partie de l'ancienne garnison, et entre autres, la compagnie de grenadiers du 60^e de ligne, que le colonel Deligny attendait pour entrer en campagne. Cet officier se plaignit, monta la tête au colonel Laüer, mon ancien chef aux spahis, qui faisait l'intérim du général Yusuf en congé, et qui m'écrivit une lettre à cheval, comme on dit, me reprochant sévèrement d'avoir pris sur moi une pareille responsabilité, m'intimant l'ordre formel de renvoyer la compagnie, et mettant à ma charge les frais de ce déplacement de troupes, nécessité par ma désobéissance. C'était un abatage en règle. Je déposai religieusement cette lettre à côté de celle du général Randon; mais deux jours après, le signataire me la faisait redemander, regrettant, disait-il, de n'avoir pas connu les instructions du Gouverneur, retirant tous ses reproches, et désirant qu'ils ne restassent point aux archives. Du reste, je renvoyai bientôt tout ce qui m'était inutile, et je passai dans un calme profond le printemps, au milieu d'un effectif réduit.

Je l'employai, ce printemps, à fortifier ma ligne de communication avec Boghar, en substituant des cara-

vansérails aux postes provisoires que j'ai déjà indiqués. Mais de ces caravansérails, l'un allait devenir, par la force des choses, un établissement militaire assez considérable. C'était Djelfa, l'endroit où le vieux bachaga des Oulad-Nayl avait fait construire une maison de commandement qu'il habitait, et autour de laquelle étaient venues se grouper toutes les portions de la grande tribu qui avaient fait leur soumission entre mes mains, après la prise de Laghouat.

J'avais choisi, pour me servir d'intermédiaire et de factotum auprès des Oulad-Nayl, un jeune sous-officier de mon ancien escadron, infatigable, d'une santé de fer, plein de bonne volonté et du désir de parvenir, parlant suffisamment l'arabe et très aimé des indigènes, quoiqu'il se montrât parfois brutal avec eux. Ce sous-officier s'appelait de Négroni. Il a pris récemment sa retraite comme général de brigade. Il me rendit de très utiles services, jusqu'à ce que Djelfa devînt un poste officiel, pourvu d'un commandant qui fut M. Colonna d'Ornano, lieutenant au 2^e bataillon d'Afrique.

Ce n'était pas un inconnu pour moi.

Lorsque je faisais partie des conseils de guerre, comme capitaine adjudant-major au 1^{er} de spahis, j'avais remarqué souvent un jeune sous-lieutenant qui commandait le dépôt du 2^e bataillon d'Afrique et qui faisait passer devant nous quelques-uns de ses soldats. Sa figure calme, grave, énergique, était en concordance parfaite avec son style sobre et sa dialectique irréfutable. Quand il avait fait un rapport, les délits ou les crimes étaient établis avec une telle évidence qu'il ne restait plus rien à dire au capitaine rapporteur, ni au commissaire du gouvernement. A ces qualités, il joignait une intelligence très vive, un esprit très orné, une probité à toute épreuve. Mais, comme revers de médaille, il était d'une rigidité de fer. Il traitait les tribus sahariennes comme des disciplinaires, et il nous

attira de nombreux désagréments par une inflexibilité exagérée. Sans compter qu'il fallait, pour le manier, que ses supérieurs employassent toutes les précautions, tous les ménagements, toute la bienveillance dont il s'affranchissait lui-même envers ses subordonnés. Malgré cela, peut-être à cause de cela, je l'aimais beaucoup et je suis resté son ami jusqu'à son dernier jour, c'est-à-dire jusqu'à l'heure où il mourut en débarquant à Oran, à son retour du Mexique, comme lieutenant-colonel de la légion étrangère.

Les autres caravansérails furent moins importants. Pour la construction de deux d'entre eux, le Gouverneur eut l'idée originale de mettre en rivalité Arabes et Français. L'un fut construit par les soldats des bataillons d'Afrique, sur les plans du génie; il coûta fort cher. L'autre fut bâti par des travailleurs indigènes, avec les matériaux du cru; il ne coûta presque rien. Tous les deux rendirent les mêmes services. Enfin tous ces caravansérails furent reliés par une route, qu'on se borna à tracer en enlevant des touffes d'alfa, et qui ne fut jamais le théâtre d'un roulage bien intense.

J'en aurai fini avec ces détails techniques, quand j'aurai dit que, dans chacun de ces caravansérails, on installa un gardien dont le rôle ici-bas consista principalement à nourrir les rares passants, moyennant rétribution, c'est-à-dire à les empoisonner d'abord, pour les écorcher ensuite.

Enfin, il fallait, à Laghouat, de la cavalerie, et on ne savait comment en former, car le 1^{er} régiment de spahis avait ses six escadrons, dont cinq en Algérie et le 6^e au Sénégal. On ne voulait pas faire venir, de Boghar à Laghouat, mon ancien escadron, parce que cette enjambée de soixante-dix lieues parut un peu forte, et aussi parce que cet escadron ne devait pas être dérangé dans l'expérience qu'il faisait du système des smalas. On tourna

la difficulté, en formant à Laghouat un détachement qui comptait pour mémoire à l'escadron du Sénégal, mais qui avait un effectif aussi considérable qu'un escadron ordinaire. Les Larba lui fournirent de superbes cavaliers montés sur leurs infatigables juments, dont quelques-unes atteignaient des prix presque fantastiques. C'était la seule troupe de cavalerie montée en juments arabes. En outre, comme cavalerie auxiliaire, j'obtins l'autorisation d'organiser un Maghzen, à la tête duquel je mis deux hommes appartenant à une famille considérée et faisant partie de la tribu noble des Oulad-Chaïb. Internés en France par mesure administrative, ils avaient été délivrés sur la proposition d'Yusuf, et étaient venus vivre en grands seigneurs à Boghar, où je les connus. L'un, Ben-Aouda, nous resta toujours fidèle; l'autre, Boudissah, chevalier de la Légion d'honneur, fit défection et fut tué, dans un des premiers combats de l'insurrection de 1864.

Le général Randon n'avait pas tout d'abord confirmé ma nomination provisoire de commandant à Laghouat. Il faut croire qu'il ne fut pas trop mécontent de moi, car il m'envoya ma lettre de service, avec des éloges que, devenu maréchal, il a reproduits dans ses « Mémoires ».

« Le commandement du cercle dont Laghouat devait être le centre exigeait de la part de l'officier qui en serait chargé la réunion de qualités diverses. A un caractère prompt et décidé, il devait joindre la prudence que commandait cette position éloignée. Ses préoccupations devaient aussi bien s'appliquer aux questions militaires qu'à celles qui touchent à la politique et au commerce.

« Le choix se porta sur le capitaine du Barail, du 1^{er} de spahis, apprécié déjà pour sa bravoure aussi bien que pour la connaissance qu'il avait des affaires arabes, et la confiance mise en lui fut pleinement justifiée. » (*Mémoires du maréchal Randon*, t. I, p. 120.)

En même temps, il m'écrivait qu'il savait ma santé fort ébranlée par un long séjour en Afrique, mais qu'il faisait « appel à mon dévouement et qu'il me demandait de ne pas m'absenter dans un moment où il croyait ma présence nécessaire ». En revanche, disait-il, il serait le premier, dès que les circonstances le permettraient, à se souvenir qu'il me promettait trois mois de repos bien gagnés.

Effectivement, vers le 15 juin, sa campagne des Babors heureusement et rapidement terminée, il me fit savoir que je pouvais partir, mais à une condition : c'est que je m'engagerais formellement à revenir à mon poste. Je n'avais plus à attendre, pour aller m'embarquer, que l'arrivée de mon intérimaire, le commandant Pein. Cet officier, commandant supérieur du cercle de Bouçaâda, était peu flatté d'avoir à remplacer provisoirement un camarade moins ancien. En arrivant, il vint très loyalement m'exposer son dépit, et je lui promis de faire tout au monde pour lui épargner ce désagrément, tout, dussé-je renoncer à mon congé. En arrivant à Alger, j'allai trouver le Gouverneur, qui me reçut d'une façon charmante et qui, sur mes instances, renvoya Pein à Bouçaâda, et confia mon intérim à son aide de camp, le capitaine Galinier, qui s'en chargea avec plaisir.

Je dus renouveler au grand chef la promesse de rejoindre mon poste, et, par faveur spéciale, le général Randon me fit embarquer, le 2 juillet, sur une frégate à vapeur de l'État en partance pour Toulon. J'y trouvai, coïncidence singulière! cet ancien lieutenant de vaisseau, commandant l'avis *la Chimère*, qui transporta toute ma famille de Toulon à Oran, en 1835, lorsque mon père y vint prendre le commandement de la place : le commandant Dispens. Lui aussi avait avancé depuis cette époque, mais pas de beaucoup, d'un seul grade. Il n'était que capitaine de frégate, et il allait, comme